

3

Conflits en Afrique. Plaidoyer pour « une identité plurielle ».

Marcel Nguimbi

Les conflits communautaires en Afrique relèvent des sources diverses. Aussi sont-ils de nature plurielle que de dimension étendue de l'individu aux populations par l'appartenance ethnique ou le groupe social interposé. Ce sont des formes de violences que génère indifféremment une crise profonde des identités : l'identité des individus et l'identité du groupe social. Une telle crise peut se dire « l'identité des identités » ou « l'identité close », en ceci qu'elle caractérise une répétition de l'histoire dont la caractéristique essentielle serait de passer des conflits communautaires locaux vers des conflits communautaires internationaux, cela à perpétuité. Or, l'Afrique connaît, de nos jours, des problèmes et défis tellement exigeants que l'« identité historique » ne saurait résoudre ni relever. L'on devrait, alors, cesser de toujours chercher le nouveau sur les traces de l'ancien, réel foyer du processus des violences que nous attirent aussi souvent nos potentialités en matière de richesses naturelles. L'Afrique du III^e Millénaire a besoin de s'ouvrir au Monde par une culture de la mondialité. De là à prôner de nouvelles perspectives pour une « *identité plurielle* » qui donne sens à la vraie humanité, l'humanité de la paix, seul gage efficace de la dignité de la vie, un sens d'humanité qui se refuse à la manipulation de l'appartenance ethnique par le politique, mettant plutôt celle-ci au service de celui-là. Un sens d'humanité qui ambitionne de respecter et de préserver les droits humains en combattant tant soit peu les violations et facilitant la poursuite judiciaire de leurs auteurs. Poursuite interne qui se veut davantage internationale. Méthodologie efficace de prévention et de gestion des conflits. Je suggère, alors, pour l'Afrique une « *éthique du nous sans totalité* ».

I. Fondements des conflits communautaires : l'identité des identités

Nous mettons à défi la question identitaire de l'« identité » dans cette Afrique post-coloniale du début du III^e Millénaire. C'est l'identité, dans ses multiples connotations culturelle, scientifique, socio-politique, économique, linguistique, religieuse, bref, civilisationnelle, qui conditionne tant soit peu ce que nous serions en droit de nommer « mal-heurs de l'Afrique ». Car, l'identité referme l'Afrique sur elle-même, et l'Africain comme dans un cul-de sac, sans issue d'ouverture à autrui. L'Afrique demeure, dans ce cas, ce qu'elle a toujours été et deviendra, puis l'Africain toujours le même. Ce que tel structuraliste (Lévy Strauss) appelait le « barbare, sauvage, primitif, ... ». Ce que tel philosophe (Hume/Kant) plaçait comme la dernière des races humaines après la blanche, la rouge, la jaune. Ce que tel autre philosophe (Hegel) caractérisait par la « pétulance », parce qu'irrationnel, illogique, en fait : incapable de penser et de réfléchir par lui-même. C'est ce « taré historique », et cet « arriéré culturel/scientifique » qui ne saurait avoir de culture ni de science, pour n'avoir pas de civilisation... !

Les Cahiers de l'IGRAC

L' « Homme », dans cette optique, c'est seulement le civilisé, c'est-à-dire, l' « occidental » ! ainsi que le formule malencontreusement Karl-Raimund Popper⁷⁷, dans un paradoxe méthodologique inimaginable. L'homme-occidental reste pourtant cet unique subjectif qui se donne la prétention de l' « universalité ». On se rappellera le fameux précepte du « devoir » kantien sur fond de très bonnes et humanisantes intentions, mais à l'applicabilité méthodologiquement paradoxale. Il en voulut, cependant, le modèle de l'humain ! C'est un réductionnisme épistémologique pur et simple. Puisque, l'homme, c'est celui qui humanise en s'humanisant, c'est-à-dire, qui cherche toujours à rompre ses frontières particularisantes pour l'infini universel.

L'homme moderne, en ce XXI^{ème} siècle, doit chercher à sortir de son appartenance ethnique et de la région. Il doit créer les conditions de son (auto)-rejet par le village, la tribu, l'ethnie, et même la nation quand celui (celle)-ci lui refuse d'intelligenter par une raison essentiellement pratique l'universel.

L'homme du III^{ème} Millénaire doit se savoir cosmopolite. Il ne doit plus s'identifier à ce solipsiste d'antan qui n'a de caractère que le subjectif. Il doit plutôt tendre à l'inter-subjectivité et devenir « homo-ethicus-informaticus » quand il a pris conscience de cesser d'être « homo-esthicus-oeconomicus ».

Nous devons, d'ores et déjà, sortir de cette logique de l'identité qui n'est plus ni moins qu'une logique de la revendication de ce que nous avons toujours été. C'est parce que nous avons toujours été ce qu'on dit que nous sommes que, nous ne voudrions pas devenir « autre ». Toute chose étant égale par ailleurs, telle cause ne produisant que les mêmes effets. Les conflits communautaires tant locaux qu'internationaux, qui font aujourd'hui de l'Africain ce « fratricide » (ce qui pourtant ne lui est pas prédictible de par sa nature ordinaire), nous côtoieront toujours, étant devenus partie intégrante de notre mode de vie foncièrement intéressé à la richesse matérielle qui n'a cessé de nous tirer par le bas – alors que nous devons décoller.

Pour prétendre décoller, il faudrait nous accommoder à la logique de la re-connaissance qui, pour tout dire, n'est qu'une « logique de la re-naissance et du surgissement » dans un monde où tout ne va que parce que cimenté entre ses différentes parties. Prendre conscience des enjeux de la collaboration, de la coopération, de la négociation, du dialogue, et donc de la communication qui ne s'exprime que dans l'observance des règles du jeu de l'éthique de la discussion rationnelle.

La « logique de l'identité » a fait ses preuves ; elle n'a pu résister à l'épreuve du temps et de l'espace. Elle est à jamais révolue.

Le spatio-temporel du XXI^{ème} siècle, exige de la communication, présuppose un comportement par lequel l'homme doit se muer du « semblable » au « dissemblable », allant ainsi du subjectif à l'inter-subjectif, c'est-à-dire, de l'être-pour soi-au monde vers l'être-pour le monde.

Ce spatio-temporel exige ainsi de rompre le filon des particularismes tels qu'identifiés pour se muer dans l'espace des universaux. Quitter la logique de l'identité, c'est nier, toute proportion gardée, le logocentrisme kantien, par exemple, où l'homme n'est que lui-même dans un isolement d'où il voudrait (quand même !) que son acte devienne universel⁷⁸. Une telle logique, avons-nous reconnu, est un gage sûr de toutes formes de violences, d'intolérance, d'inhumanisme, et donc d'in-sécurité collective, donnant pour incidence immédiate l'utilisation proliférée d'armes de toute nature et de tout calibre, puis –et surtout- l'enrôlement suicidaire des enfants/mineurs dans des groupes armés ou milices.

La logique de l'identité cultive, en définitive, un totalitarisme irréductible dans l'expression socio-politique, économique, et même scientifique d'un Monde qui n'a d'espoir que la Paix. Un élan de paix que – malheureusement - des relents de xénophobie ethniciste ou tribaliste, régionaliste, particulariste, source et expression de toutes formes d'antipathies, de vie sans vie, parce que sans amour du prochain, entraveront tant qu'on n'y aura pris conscience... C'est un mythe identitaire qu'il faut cesser de vivre.

II. Nature et dimension des conflits communautaires : l'identité close

Le caractère clos de l'identité perpétue la violence communautaire qu'elle engendre et entretient. Elle fonctionne telle une machine à production et re-production de la violence dont l'un des mécanismes efficaces se trouve être les élans d'antipathies et de xénophobie, à côté de la prolifération d'armes de toute forme servant à la guerre.

L'identité close se refuse l'humanisation de l'homme en tant qu'intégration de la conscience subjective dans la conscience inter-subjective. Elle refuse le temps de l'avenir pour s'enfermer dans un temps du présent que fonde

⁷⁷ Cf. *L'avenir est ouvert*

⁷⁸ Cf. E. Kant, *Prolégomènes à toute métaphysique pure*

Les Cahiers de l'IGRAC

un passé aux effets quasiment magiques. Puisqu'on va croire qu'il expliquerait toute circonstance, toute situation qui mine et mène l'Africain. Le seul mouvement caractéristique de la violence communautaire ici, c'est bien la répétition de l'histoire. Tout se passe comme si l'on rendrait un culte à la mort « en se donnant comme horizon l'identité des affrontements sans fin et apparemment sans remèdes »⁷⁹. Des affrontements à répétition qu'on ne saurait arrêter tant qu'on en aurait personnellement pris conscience. On harcèle vainement la Communauté Internationale pour une Aide humanitaire ; tout se passant comme si c'était celle-ci qui causait ceux-là, quoiqu'elle les entretienne du reste, selon les cas. Nous l'avons vu en Angola, au Congo démocratique, ou même au Congo-Brazzaville, pour ne citer que ces cas. Le sursaut d'esprit citoyeniste du Congolais de Brazzaville n'a pourtant pas recouru à la Communauté Internationale pour arrêter sa guerre fratricide. Exception, certainement ! L'identité close qui consacre le culte de la mort refuse ainsi de rendre honorablement un culte à la vie. On croira toujours aux richesses naturelles dont regorge le sous-sol géographiquement imparti, fonctionnant tel ce spectateur d'un concert dont les acteurs sont bien d'autres que soi-même. Puisqu'on ne voudra pas « commercer » avec autrui pour faire un –seul -avec lui. Comment le saurait-on si l'idéologie fonctionnelle est celle que consacrent les antipathies ethniques ? On fonctionne à partir d'une référence unique à quoi on adhère presque naïvement, en dépit de toutes les mutations inhérentes à la vie de l'humanité, des mouvements vertigineux qui s'exécutent telle une implosion à l'intérieur du corps de l'humanité. Cette référence est le foyer mythique à partir et autour duquel se polarise la vie communautaire.

L'identité close consacre ainsi un type de mythe du cadre de référence⁸⁰. On n'en sortirait guère sans renier son identité locale/communautaire, c'est-à-dire, se voir refuser toute la bénédiction des dieux du groupe social qui prétendent maintenir l'élan vital de leurs peuples respectifs.

Voilà des identités constituées pour fomentier, exécuter, entretenir et pérenniser des conflits que l'on gère tant mieux que mal.

L'identité close renforce ainsi la confiance en soi, en son ego. L'on croit ainsi mieux vibrer que toute autre chose. L'on trouvera toujours à accuser plutôt qu'à assumer pour s'en repentir. Comme il m'en veut, alors, je lui en voudrai aussi, à perpétuité, de génération en génération. Quels legs !

Les jeunes héritent d'une telle organisation de la société que fondent, alors, des mutations sociales desquelles ils ne tirent qu'échecs. C'est ce que leur lèguent les auteurs de la nostalgie des modèles identitaires. Dans de forts nombreux cas, ce sont des révoltes spontanées, -et qui peuvent se prolonger-, qui émergent de ces échecs sociaux exprimés par des comportements de frustrations, d'angoisses, d'anxiété, et donc de manque de perspectives réelles et sûres quant à l'avenir. C'est pourquoi, très facilement, la jeunesse est récupérée par des mouvements de violence bien organisés. Autrement, elle crève sous le poids de la pauvreté qu'elle estime juguler par des moyens aussi violents qu'immoraux tels que les vols à main armée ou la corruption et la prostitution. Dire que le continent est suffisamment riche ! La pauvreté des jeunes contraste d'avec la richesse de la communauté.

A tout bien prendre et, *mutatis mutandis*, l'identité close génère un certain nombre de relations conflictuelles selon qu'on considère l'individu, l'ethnie ou la nation. Des conflits entre individus au sein de l'ethnie ; des conflits entre ethnies au sein de la nation ; des conflits entre les individus ainsi organisés et l'Etat ; des conflits entre Etats ; etc.... Des mouvements de violence manipulée et/ou spontanée par des communautés réelles et/ou imaginées, lorsque dans le dernier cas les membres du groupe sont trop nombreux pour se bien connaître personnellement et leur cohésion relève d'un acte d'adhésion naïve ou de pure croyance. L'acteur social à la violence agit, dans la plupart des cas, comme en pis-aller, par crainte de la fatalité. Il se jette bon gré malgré à la violence selon le legs reçu des communautés antérieures comme modalité principielle de l'action. Car, il doit survivre. En conséquence, nous survivons plus que nous ne vivons !

L'identité close envoie toujours au bord de la révolte, et, prépare toujours l'action violente. En tous cas, elle dispose à la culture de la violence et à sa pratique. A perpétuité. Prolifération des actes de violence, des armes tant à feu que blanches, tant légères que lourdes devant le Pouvoir d'Etat sclérosé qui a perdu son monopole de la « violence légitime ». Ali El-Kenz estime même que la déliquescence de l'Etat aide la dissémination de la violence⁸¹.

⁷⁹ C.Z. Bowao, 2002, « L'identité africaine en question », Communication au Colloque sur *Identités en conflit- L'Afrique dans la globalisation*, 6-7 décembre 2002, CERDAF-Université de Fribourg, Suisse.

⁸⁰ Cf. K.R. Popper, « Le mythe du cadre de référence », in Colloque de Cerisy-La Salle sur *Karl Popper et la science d'aujourd'hui*, Paris, Aubier, 1989, p. 11-44.

⁸¹ Ali El-Kenz, 1995, « Les jeunes et la violence », in Stephen Ellis (dir.) *L'Afrique maintenant*, Paris, Ed. Karthala, 1995, p.107

Les Cahiers de l'IGRAC

C'est un phénomène que l'identité close fait fonctionner en cancaténation serrée à des conflits ethniques, des conflits religieux, des conflits politiques, ..., ou tout cela ensemble. Violation expresse des droits de l'homme en tant que cet horizon légitime capable de donner son sens réel à la vie en société. Puisque les droits humains fonctionnent tels des prérogatives inhérentes à la nature humaine, des avantages dont doit jouir naturellement l'homme, sans exclusive. Des prérogatives à caractère absolu, indivisible et inaliénable, parce que universel. Elles s'appliquent bien à toute personne sans discrimination de couleur, de sexe, de religion, d'opinion, de pays, ..., parce qu'elles sont fondées sur les valeurs universelles de dignité, de liberté, d'égalité, de justice, ..., que sont des principes de gouvernance démocratique. Tout Africain en a le droit le plus absolu qu'il doit, alors, s'ouvrir au Monde.

III. Perspectives : pour une identité plurielle

Nous avons tenté de rendre compte de la genèse et de la constitution des conflits de nature tant locale que globale dans leur triple dimension des individus, du groupe social et de la nation, par le fait de la persistance de l' « identité des identités » ou l' « identité close ».

Ce n'est donc pas tant le phénomène identitaire qui pose problème. Mais la manière même de gérer l'identité qui fausse la médiation des conflits.

Quelles peuvent être les voies théoriques et épistémologiques pour sortir de la crise ainsi décelée ?

C'est ici et maintenant le lieu de répondre à la question principale de l'Argument du 30^e anniversaire de l'A.A.S.P. selon laquelle :

« (...) Violence has become a recurring decimal: what accounts for this? »

En effet, ce qui est visé maintenant, c'est notre re-surgissement, notre intégration dans un monde de tissus complexes où, en réalité, il n'est fait aucun droit à la « répétition du négatif ». L'histoire de l'homme en Afrique s'est faite dans les mesures de son intensité, avec des problèmes précis qui se sont posés dans cette ère post-coloniale. Une histoire, on ne peut mieux, linéaire avec des repères incontournables, et donc des conséquences irréductibles.

Nos ancêtres ont vécu pleinement leurs problèmes. Nous avons –aujourd'hui- nos défis : la mondialité, le développement, la lutte contre la pandémie du Sida, la lutte contre la pauvreté, la bonne gouvernance, etc. Tout ce qui est à entendre comme le défi de la « re-naissance de l'Afrique »⁸².

A mon sens, la re-naissance africaine n'avait jamais préoccupé l'Africain du XIX^e siècle, par exemple. De nouvelles valeurs nous interpellent profondément aujourd'hui. Le projet de re-surgissement de l'Afrique et de l'Africain doit se réaliser, dans une culture de la mondialité où personne n'a le droit de se réfracter du destin commun de l'humanité. Un tel défi commande, tant dans sa compréhension que dans son application, un élan méthodologique aux protocoles théorico-épistémologiques foncièrement différents de celui (ceux) de nos ancêtres.

Nos ancêtres se sont identifiés à leurs repères au point de ne pas toujours savoir distinguer entre la nécessité générale et une nécessité spécifique de la vie en société. C'est bien pourquoi dans cette répétition de l'histoire, l'Africain a, peu ou prou, raté le réel objet d'humaniser, qu'il est resté à se complaire à ses mythes fondateurs et directeurs.

Aujourd'hui, plus que jamais, nous devons chercher à nous élever à la dignité de l'argument critique pour trouver des solutions à des défis qui nous hantent et que nous percevons si bien. Nous sommes bien cet « enfant émacié » si tant est que nous aspirons à sortir du désespoir existentiel dans lequel, quarante trois ans après la plupart des mouvements d'indépendance, le sous-développement nous enrôle encore.

Notre identité doit être ouverte au Monde, plutôt que de continuer à se scléroser sur soi. L'Afrique, l'identité de l'Afrique, doit s'ouvrir aux identités du Monde, seul gage d'un véritable sens d'humanité, de paix, de stabilité sociale, économique, culturelle, politique, scientifique ; c'est-à-dire, d'une vie où les élans de violence communautaire vont décroissant, et la sécurité collective garantie, parce que les droits humains sont respectés dans un partenariat d'intérêts mutuels et d'engagements contraignants sur un destin commun.

⁸² Cf. 205^e point du *Nouveau Partenariat pour le Développement de l'Afrique* (NEPAD) qui dispose que : « En réalisant les promesses qui y sont contenues, le présent programme devra permettre à l'enfant africain émacié d'espérer qu'en vérité le 21^e siècle sera bel et bien le siècle de la renaissance de l'Afrique », p.59.

Les Cahiers de l'IGRAC

On en parle certainement depuis la fin de la colonisation. Certes. Mais, ce qui est requis, *hic et nunc*, c'est d'en véritablement prendre conscience, une conscience agissante, qui porte en soi le respect de la dignité humaine et qui mobilise les enjeux méthodologiques efficaces de la médiation des conflits. Notamment le dialogue social, l'inter-subjectivité argumentative, la controverse performative dans laquelle « consensus » porte mieux que « compromis », et « respect des règles du jeu démocratique » mieux que « consensus mal intelligé ». C'est bien un engagement à résoudre de tels défis urgents et exigeants à l'Afrique qui légitime le sens réel de la renaissance africaine.

En conséquence, nous postulons pour une « identité plurielle ». Les philosophes ne trouveront légitimement possible un tel projet que dans le spatio-temporel de l'« universel » avec notamment des conceptions comme celles de l'« espace public » (Jürgen Habermas) en tant que ce lieu où l'homme, conscient de sa citoyenneté, s'exprime et agit le plus librement possible, mettant en œuvre ses intuitions de « re-invention de la vraie humanité » ; ou encore la « discussion rationnelle critique » (Karl-Raimund Popper) où les inter-locuteurs se ravissent qu'ils s'instruisent mutuellement au nom de la nature divine qui leur est inhérente.

Nous avons dit de ces conflits socio-politiques et militaires qui secouent actuellement l'Afrique qu'ils se caractérisent par leurs aspects divers, en tant que « *conflits de mal-gouvernance* », dans la malheureuse répétition historique qui leur confère un caractère interne doublé de modalités informelles de connotations internationales. Des conflits mettant en présence différents acteurs du système social, aussi bien les populations concernées que les pouvoirs d'Etats et les élites politiques. C'est pourquoi, estiment quelques politologues critiques, de telles crises seraient plus intelligibles dans la relation légitime entre les différents acteurs sociaux impliqués. Leur gestion exigerait donc des mécanismes multilatéraux d'action qui, tous, concourraient, en conséquence, à un déclenchement des mécanismes de « *diplomatie préventive* ». Une diplomatie préventive qui commande de mettre en œuvre d'abord des instruments locaux mieux adaptés aux conflits, avant que de faire agir des stratégies communautaires plus globales. Mobiliser les valeurs tant endogènes qu'exogènes de tolérance, de respect mutuel, et donc de solidarité devenues universelles, pour le strict respect de la dignité humaine.

L'Afrique a vraiment besoin d'efficaces programmes de formation en éthique et en droits humains, tant pour ses élites politiques que pour ses populations, quoique, historiquement, les sociétés africaines disposent comme par nature, des mécanismes de production ou d'activation de règles devant réguler les conflits : c'est, essentiellement, *la concertation*, et donc, *le dialogue*. Et, alors, faut-il savoir humainement dialoguer, c'est-à-dire, dans le respect de soi et de l'inter-locuteur, pour la dignité de la vie.

Au niveau communautaire global, - et, modernement -, l'Afrique et les Africains disposent de plusieurs instruments ou mécanismes de promotion, de maintien et de consolidation de la paix et de la sécurité collectives. En Afrique sub-saharienne, par exemple, nous citerons :

Pour l'Afrique Centrale : Le Pacte de Non-Agression entre les Etats membres du Comité Consultatif Permanent des Nations Unies sur les questions de Sécurité en Afrique Centrale (Yaoundé, 8 juillet 1996) ;

Le Pacte d'Assistance Mutuelle entre les Etats membres de la Communauté Economique des Etats de l'Afrique Centrale (Malabo, 24 février 2002) ;

- Le Protocole relatif au Conseil de Paix et de Sécurité en Afrique Centrale –COPAX- (Malabo, 24 février 2000) ;

- Traités bilatéraux RDC-Angola, RDC-Congo Brazzaville ; puis le Traité tripartite entre RDC-Angola-Congo.

Pour l'Afrique Orientale et Australe : Le Common Market of East and South Africa (COMESA).

Pour l'Afrique Australe : La Southern African Development Community (SADC).

En réalité, « *nous sommes tous un seul et le même* ». Nous sommes ce que la métaphysique égyptienne traduit par la métaphore selon laquelle, « *Dieu est l'un qui devient multiple* ». Nous sommes, -l'Afrique dans le Monde-, « *l'unité-la dynamique-le multiple* », c'est-à-dire, « *l'un-le devenir-le nous* », le « *devenant-dynamique* » ; un « *nous anthropologique* » qui va au-delà du « *beto na beto* » ethnociste ou du « *biso na biso* » tribaliste.

L'Africain doit prendre conscience de ce qu'il n'est que parce que *sans frontières par rapport aux peuples d'ailleurs*. Il doit apprendre à quitter le « je » empirique qui le caractérise toujours comme par le bas, et tendre vers le « nous », cette dynamique d'une pragmatique transcendante qui déborde ses dimensions tant anthropo-subjectivistes que géographiques. Il doit composer avec la mondialité et communiquer avec le Monde. Tel est le sens de l'« *éthique du nous sans totalité* » que nous suggérons dans l'essentiel élan de prévention et de médiation des conflits en vue du maintien et de la consolidation de la paix et de la sécurité collectives.

Il arrive toujours une heure où l'on n'a plus aucun intérêt à chercher le nouveau sur les traces de l'ancien. Notre heure est certainement venue : agissons ensemble et en conséquence.

Les Cahiers de l'IGRAC

Pour conclure !

Meurtrie par des conflits de tout genre et préoccupée par des défis de tout contenu, l'Afrique a tant besoin de re-naître que de re-surgir dans le concert de la mondialité.

Les anciennes perspectives pour la prévention et la gestion des conflits (surtout armés) dans le combat pour la paix et la sécurité collectives puis leur maintien, n'ont quasiment abouti, sur le continent, qu'à l'envoi des missions militaires aux coûts exorbitants.

Ces perspectives classiques ont fonctionné comme anachroniquement, parce que a posteriori, à la faveur des mécanismes et stratégies mis en œuvre par une logique de l'identité close, excepté la double mission préventive de maintien de la paix par l'ONU en RCA (MINURCA) et, dans le monde, en ex-République yougoslave de Macédoine.

La re-naissance tout comme le re-surgissement exigent pour corollaire exclusif la prévention des conflits au moyen des mécanismes et stratégies dits « d'alerte rapide » ; au moyen d'une diplomatie discrète soutenue et de déploiement a priori des forces devant garantir la paix et la sécurité collectives (locales/internationales). La force première (et même dernière), c'est l'homme lui-même, le citoyen lui-même, le peuple lui-même. Des *mécanismes qui exigent d'agir préventivement pour la survie de l'humanité plutôt que de faire le « sapeur-pompier »*. C'est ce que consacre la logique de l'« identité plurielle ».

Indications bibliographiques

Bouveresse, R.(sous la dir.), 1989, *Colloque de Cérisy-La Salle sur « Karl Popper et la science d'aujourd'hui »*, du 1^{er} au 11 juillet 1981, Paris, Aubier.

Bowao, C.Z., 2002, « L'identité africaine en question », communication au colloque *Identité en conflits. L'Afrique dans la globalisation*, du 6 au 7 décembre 2002, CERDAF- Université de Fribourg, 12 p.

Doob, L.W., 1984, *La résolution des conflits*, Traduit de l'américain par Béatrice Vienne, Paris, Nouveaux Horizons

El-Kenz, Ali, 1995, « Les jeunes et la violence », in Stephen Ellis (dir.)

L'Afrique maintenant, Paris, Ed. Karthala, p. 87-109.

« Les conflits en Afrique », in *Questions internationales*, N° 5, 2004.

Nouveau Partenariat pour le Développement de l'Afrique (NPDA), octobre 2001, Abuja, 59 p.

Popper, K., 1990, *L'avenir est ouvert. Entretien d'Altenberg*, sous la dir. de Franz Kreuzer, traduit de l'allemand par Jeanne Etoré, Paris, Flammarion, 1990.